

## L'invitation

*Jean 1 : 35-51 - 2Co 4 : 5-13*

Nous connaissons aujourd'hui en Europe un bouleversement considérable, celui du passage d'un christianisme de masse à un christianisme d'adhésion (même si ce dernier existait déjà dans le christianisme de masse). Ce bouleversement implique de notre part une conscience différente, celle que l'adhésion volontaire des gens est une clé de l'avenir de nos Églises et que nous avons un part à y prendre en tant que chrétiens.

Certes cela s'entend à vue humaine puisque nous ne perdons pas de vue que Dieu seul est le Seigneur de l'avenir et que de ces pierres, il peut faire naître des enfants à Abraham... Nous n'avons aucune prise sur le secret de la naissance personnelle de la foi, ce n'est pas de notre ressort. En revanche nous avons une prise sur l'invitation à la foi, à l'image du semeur de la parabole.

Dès lors comment l'envisager?

Avec l'appel des premiers disciples, l'Évangile de Jean offre une explication détaillée.

Que cherchez-vous ? demande Jésus à deux personnages qui marchent derrière lui. Ils lui disent : Rabbi, c'est-à-dire Maître, ou demeures-tu ? .

Le qualificatif de Maître est ici particulier. Il ne s'agit pas du maître de quelqu'un (ouvriers, serviteurs, esclaves), ni du maître de maison, ni du maître au sens de gouvernant. Il s'agit d'un *rabbi*, un maître spirituel auprès duquel on apprend dans les domaines de la Loi de Moïse et de l'interprétation des textes. Jésus est désigné de la sorte aux premiers jours de son ministère public.

Mais attention, le rapport au maître est double ! On étudie avec lui pour augmenter la connaissance. Et on étudie le maître lui-même, qui il est, comment il vit, quelle est la cohérence entre ce qu'il dit et ce qu'il fait. D'emblée se trouve posée la question centrale de la personne de Jésus, qui parcourt les Évangiles. Quel est son mystère ? Jean suggère d'entrée de jeu qu'il est d'ordre messianique.

Je rappelle que Jésus lui-même a commencé par être un disciple. Il a fréquenté le cercle de Jean-Baptiste et il a recruté ses premiers disciples parmi ceux du Baptiste.

Il faut se représenter deux écoles spirituelles, l'école du Baptiste et plus tard celle de Jésus, issue de la première et prenant peu à peu son autonomie. On s'interroge à perte de vue sur les années inconnues de Jésus, les années de formation. La piste la plus probable est celle du Baptiste. Avant d'avoir des disciples, Jésus a été disciple d'un autre maître. Jésus n'a pas eu en lui dès le commencement, par je ne sais quelle préscience miraculeuse, la plénitude ses moyens. Il a pris conscience de lui-même et de sa mission progressivement en passant par l'apprentissage auprès d'un maître. Apprentissage que l'on retrouve à la base de la construction de tout être humain. Écartons l'image naïve et pieuse d'un Jésus céleste et surnaturel sachant déjà tout puisque d'essence divine.

Je note que ce sont les futurs disciples qui le désignent comme maître : Rabbi... Un adage des Sages affirme : Quand le disciple est prêt, le maître paraît.

La réponse de Jésus à leur requête «Où demeures-tu ?» est une invitation, «Venez et voyez». Les futurs disciples choisissent librement de donner suite. La liberté de choix est toujours pré-supposée. Ce n'est jamais une obligation, ça ne peut pas l'être sinon c'est un mensonge. Le récit ajoute: Ils allèrent, ils virent et ils demeurèrent auprès de lui. Après être venu et avoir vu – après avoir testé- , ils demeurèrent, ils décident en leur âme et conscience d'adhérer. Si bien qu'à leur tour, ils répercutent à d'autres l'invitation, tel Philippe à Nathanaël : « Viens et vois ! ».

Viens constater par toi-même ce dont il est question. Viens l'expérimenter. Une rencontre vraie ne se fait pas dans l'abstraction d'un discours mais dans la réalité de l'existence. On ne sait rien de quelqu'un tant qu'on n'a pas partagé sa vie. La voie spirituelle est une voie pratique. Le maître ne se contente pas d'enseigner mais montre comment il vit et comment son enseignement déteint sur lui.

Nous ne devons pas nous satisfaire de déclarations purement verbales, oubliées dès qu'entendues. Vous savez, les « bonnes paroles » qui n'engagent à rien. Nos paroles sont vaines sans la mise en pratique sur soi-même qui fait apparaître notre visage véritable, comme l'indique l'épître de Jacques.

Au fond c'est à cette invitation-là, celle des disciples, que nous avons affaire. Elle suppose de notre part une chose très importante, la certitude de porter un trésor. Le danger le plus grave serait que les chrétiens perdent le sentiment et la certitude de porter un trésor. La question cruciale dont dépend l'avenir de nos Églises est-celle-ci : Sommes-nous conscients d'être les porteurs d'un trésor dont le trait caractéristique est d'être à la fois profondément incarné dans l'existence terrestre– les vases de terre de Saint Paul – et largement ouvert sur ce qui dépasse infiniment cette existence? Ce trésor, celui de l'Évangile, nous sommes les seuls à le porter et à pouvoir l'offrir aux autres.

Dans l'ambiance actuelle, il y a deux options.

*Ou bien* nous ne croyons pas vraiment à la singularité de ce trésor et nous optons pour un relativisme généralisé (tout est finalement interchangeable...). Il ne reste plus aux Églises qu'à se raccrocher aux wagons des dernières modes, à communier à la bien-pensance du jour qui demain changera pour se donner l'illusion d'exister encore. Mais hurler avec les loups est le chemin le plus sûr vers l'insignifiance.

*Ou bien* parier sur notre singularité chrétienne et en l'espèce réformée, sur le génie propre de notre patrimoine spirituel qui ne peut être remplacé par nul autre parce qu'il est singulier. Être confessant aujourd'hui est une chose très simple, c'est choisir d'être singulier quand bien même cette singularité va à l'encontre des courants de pensée dominants.

Du coup faisons confiance au trésor dont nous sommes porteurs. A ceux qui s'étonneraient de notre engagement chrétien, plutôt que de nous justifier (on se demande bien au nom de quoi il faudrait se justifier!) ou pire encore, de vaguement s'excuser, il faut lancer l'invitation, viens et vois, après nous parlerons.

Au point où j'en suis se pose le problème de la tradition.

Par définition nous sommes des gens de la tradition, il est impossible d'y échapper. Nous mettons nos pas dans les pas de ceux qui nous ont précédés (la nuée de témoins, la communion des saints dans l'espace et dans le temps). C'est d'eux que nous avons reçu le trésor, ils nous l'ont transmis. Auprès d'eux nous avons appris un langage inédit avec son vocabulaire, sa grammaire, sa syntaxe. Nous avons appris le langage de l'Essentiel, le langage du salut. Nous ne l'avons pas inventé. Et ce langage nous met en relation avec la parole du Maître originel et

les lointains disciples. Nous nous dissoudrions aussitôt s'il nous prenait l'idée funeste de refuser cette évidence.

Faut-il alors conclure de cela que nous sommes prisonniers de formes figées et condamnés à vieillir avec elles ?

Nullement. Appartenir à une tradition ne consiste pas à rendre un culte au passé mais à transmettre la flamme d'un flambeau. Ce qui compte n'est pas la cendre mais la braise qui couve dessous. Notre tradition est la perpétuation sur un mode mineur de ce moment enchanté où une poignée de privilégiés pouvaient demeurer avec le Fondateur sur les cimes de l'inspiration. L'enjeu est de transmettre aux autres quelque chose de cette flamme qui nous éclaire, à la lumière de laquelle nous vivons des siècles plus tard.

Un dernier point en forme d'avertissement.

En aucun cas nous ne sommes le maître, ce n'est pas notre place. Il y a eu des époques – celles du christianisme de masse en particulier – où les Églises exerçaient un Magistère réputé infaillible consistant à définir et surveiller les articles de foi, réprimant et parfois faisant punir par le bras séculier les mal-croyants avec la dernière rigueur. On pense à l'Inquisition mais la Genève de Calvin ne fut pas en reste.

Cette époque est heureusement révolue depuis longtemps, même s'il en traîne ici et là quelques bribes de mauvaise réputation, qui jouent contre nous.

Notre seul maître est Jésus-Christ et notre tâche consiste à baliser le chemin qui mène à lui, c'est tout. Dans un traité très célèbre, le *De Magistro*, Saint Augustin apprend aux paroissiens dont il s'occupe, car il faut aussi un pasteur soucieux des fidèles dont il avait la charge, que le Christ règne de l'intérieur. Le maître extérieur ayant disparu de la scène de l'Histoire (il est monté au ciel dit le Credo,) il le place à l'intérieur du sujet sous la forme de l'Esprit. Le maître se tient par son Esprit en chacun et dès lors nul d'autre que lui ne peut occuper cette place.

Raison pourquoi l'invitation « Viens et Vois » peut être aussi entendue comme une prière. La prière que l'homme adresse à Dieu : Viens dans ma vie, vois ce qu'elle est, compense par ta grâce ses défauts et ses imperfections et demeure-y par ta présence.

Ainsi serai-je rendu capable d'être ouvrier à ton service.

Amen